

Chapitre II : L'envers du décor (1)

Le froid s'immisçait sous ses vêtements, son pantalon de toile lui semblait trop grand, et les poils de ses jambes et de ses bras se hérissaient. Chaque expiration formait un petit nuage devant son visage. William tenta de conserver un peu de chaleur en croisant les bras et en calant ses mains sous ses aisselles, mais même comme ça il grelottait.

La luminosité était bizarre, pas normale du tout. Comme si tout le couloir était sous l'eau. Tout ondulait, tout miroitait ; c'était joli, mais glacial. Pas un bruit, juste ses pas sur le lino gelé. Personne dans les salles qui bordaient le couloir. Des instruments abandonnés, des chaises renversées. Un hôpital désert ? Pris dans les glaces. Il passa la main sur une vitre, frottant la fine pellicule de givre qui la recouvrait.

Il sentait le froid, il sentait ses doigts s'engourdir au contact de la glace brillante. Et pourtant rien de tout ça n'était réel, il en était persuadé. Pas vraiment un rêve, pas vraiment un cauchemar. Un de ces mondes, un de ces entre-deux qu'il visitait parfois. Dans la vitre il distinguait son reflet ; froid, terne, fatigué. Ses cheveux bruns étaient agglomérés en paquets glacés.

Un flash de couleur. Du coin de l'œil il crut entrevoir du mouvement, derrière lui.

Un éclair de douleur, comme si la foudre venait de s'abattre sur lui, le traversant de la tête aux pieds. Pendant une fraction de seconde, tout autour de lui devint rouge, incandescent. Brûlant.

William s'écroula sur le sol gelé, comme un pantin dont on aurait coupé les fils. Le froid semblait encore plus mordant à présent, même s'il ne restait que le souvenir de la chaleur intense qui l'avait frappé. Ou alors c'était juste parce qu'il était avachi par terre. Il tenta de se remettre debout ; le sol était glissant et ses membres engourdis. Il fallait qu'il sorte d'ici.

Encore du mouvement, à la périphérie de son champ de vision. Il y avait quelqu'un avec lui... Quelqu'un qui lui voulait du mal ? Sensations confuses, distantes ; il sentait qu'il perdait pied, tout en glissant sur le sol de plus en plus gelé. Les murs autour de lui blanchissaient à vue d'œil, se couvrant de givre, et on ne distinguait presque plus les brancards abandonnés, recouverts de neige. Angoisse, abandon. L'envie de tout laisser tomber était présente, elle tournait comme un vautour, surplombant les autres pensées. Mais elle ne lui appartenait pas, cette pensée. William Einberg ne laissait pas tomber ; il se lamentait, il piquait des colères, mais il se battait jusqu'au bout.

Eclair. Les murs prirent une teinte écarlate et il eut l'impression qu'on cherchait à l'électrocuter.

Glace. Il glissa au sol en tressaillant.

Eclair. Et puis le noir complet.

OoOoO

Il n'avait pas froid. Il n'avait pas mal. Il ne voyait rien.

Sûrement parce qu'il avait les yeux fermés. Il les rouvrit lentement et contempla sans broncher le faux plafond blanc. La lumière l'aveuglait un peu, mais c'était déjà mieux que des murs de glace ou des murs de feu. On s'agitait, sur sa gauche, et il tourna la tête sans se redresser. Un

docteur et un infirmier s'activaient autour d'un patient inconscient. Les machines auxquelles il était relié sonnaient sans discontinuer, et William ferma les yeux quand il vit le docteur approcher encore une fois les palettes du défibrillateur de la poitrine nue de son voisin.

C'était donc ça. Le choc, la chaleur, étaient encore imprimés dans son cerveau, même s'il ne les avait pas lui-même ressentis. Le type dans le lit à sa gauche était mort, malgré tout l'acharnement et la bonne volonté de son docteur. William le sentait, sans même avoir besoin de se forcer ; il n'y avait plus d'esprit dans ce corps, ce n'était plus qu'une coquille vide.

Il garda les yeux bien fermés. Il se sentait creux, comme rempli de coton. Pour le moment, il se sentait bien.

OoOoO

Magalie Lenberger était aide-soignante à l'hôpital Ste Marie. C'était un boulot ingrat et la plupart du temps elle se retrouvait à faire ce que les autres ne voulaient pas faire ; Cosette du milieu hospitalier. Elle savait qu'elle n'était pas assez intelligente, ni assez travailleuse pour espérer devenir autre chose qu'une infirmière à part entière, si elle parvenait à avoir une promotion en interne. Malgré tout, elle ne détestait pas son travail ; elle aimait se sentir utile. Et puis à vingt-quatre ans elle n'était pas encore aigrie et amère comme la plupart de ses supérieurs. Ça ne saurait tarder, pensait-elle quand elle rentrait chez elle tard le soir, ou très tôt le matin, après avoir passé la journée à calmer des junkies, torcher des impotents et remplir des fiches de soins.

La nuit, il y avait toujours moins à faire, mais c'était rarement plus calme. Les gens devenaient plus violents, moins patients. Deux morts dans la soirée. Un aux urgences – arrêt cardiaque – et un autre dans son lit – il ne s'était pas réveillé, lui avait-on dit. Elle ne les connaissait pas, et elle n'en avait pas envie. Ne pas s'attacher, ne pas chercher à en savoir plus que nécessaire, c'était la clef pour parvenir à s'endormir une fois rentrée. Il y avait bien des fois où la curiosité refaisait surface, mais de moins en moins souvent.

Les stagiaires, des jeunettes qui n'étaient là que pour un mois, caquetaient doucement dans un coin, deux d'entre elles assises sur un lit inoccupé et la troisième debout à côté. Elle faisait sûrement le guet. Magalie n'en avait rien à faire ; elles étaient notées sur leur assiduité et leur implication, mais pas par elle. Et jamais elles ne lui adressaient la parole, sinon pour dire bonjour, et encore. Tout en changeant les draps en papier d'un des lits d'examen, elle ne put toutefois s'empêcher de tendre l'oreille pour écouter leur conversation.

« Je t'assure que c'est lui ! Je l'ai reconnu dès que je l'ai vu ! piaillait la plus blonde des trois.

— Qu'est-ce qu'il ferait aux urgences d'un hôpital minable comme celui-là ? dit avec un froncement de sourcil celle qui surveillait les allées et venues des infirmiers et des docteurs, en se retournant brièvement.

— J'ai regardé sa fiche », fit la troisième, un peu timidement, en tripotant une mèche de cheveux. En soi elle avait raison de se sentir fautive, même si ce n'était pas grand chose. « C'était marqué "patient inconnu"...

— Pourtant je suis certaine que c’est lui. Il a les mêmes cheveux, le même nez, continua la blonde, secouant la tête d’un air décidé.

Un bref silence. Un docteur passa tout près mais il ne leur fit pas de remarque. Ce devait être sa pause et l’appel de la machine à café était trop fort. Magalie jeta un coup d’œil alentours, tentant de repérer le patient dont les stagiaires parlaient avec tant d’entrain. En bas, dans la grande salle des urgences, il y avait près de quinze lits, séparés par des rideaux. Ce soir-là seuls six des lits étaient occupés. Un jeune homme avec une plaie à l’arcade, qui attendait qu’on vienne le recoudre. Un gamin avec sa mère. Deux vieillards qui dormaient, chacun derrière le paravent tiré. Une jeune femme qui avait fait une tentative de suicide ; les traces sombres du charbon qu’on l’avait forcé à ingérer pour contrecarrer les effets des cachets qu’elle avait pris ressortaient contre sa peau pâle, presque translucide. Le dernier patient, au bout de la salle, était arrivé plus tôt dans l’après-midi, avant qu’elle ne prenne sa garde.

Tout en sachant qu’elle céda à cette curiosité qu’elle tentait de faire taire depuis des années, Magalie se décida à poser la question qui lui brûlait les lèvres. Elle se rapprocha sans un bruit des jeunes femmes, les faisant sursauter. « Excusez-moi, mais... vous pensez qu’il s’agit de qui, au juste ? »

Les trois stagiaires échangèrent un regard, puis la blonde se pencha en avant avec un air de conspiratrice. « Je suis certaine que c’est l’écrivain William Einberg. Celui qui a fait fortune avec la série *A vijf...* »

Magalie ne voyait pas de qui il s’agissait, pas plus qu’elle ne situait ces livres. Elle, elle lisait des romans historiques, pleins de passion, de romances impossibles et de batailles grandioses, la nuit, sous la couette.

« Il est sulfureux », fit la conspiratrice en faisant trainer les syllabes, d’un ton quasi amoureux.

Pauvre type, songea Magalie. Même inconscient il ne pouvait pas avoir la paix. Elle n’aurait probablement pas dû faire ce qu’elle allait faire, mais la pensée de laisser ces trois pimbêches spéculer à quelques mètres de l’intéressé ne lui plaisait pas. Elle se mordit la lèvre, avant de dire : « Et si j’allais lui demander ? Je dois faire la tournée des patients, de toute façon. » Les yeux des trois jeunes femmes se mirent à briller comme si l’aide-soignante avait promis d’exaucer tous leurs souhaits les plus fous.

La fiche au pied du lit stipulait effectivement “patient inconnu”, nota Magalie en la parcourant du regard. Elle lut également qu’il était arrivé à l’hôpital par ses propres moyens et que des ambulanciers l’avaient trouvé évanoui sur le parking des urgences. Il s’était réveillé plusieurs fois, avait reçu de la morphine en intraveineuse, et était en attente d’un avis psychiatrique. Magalie se souvint soudain que quand elle avait pris sa garde, un patient hurlait qu’il voulait une radio du dos. Il hurlait que quelque chose poussait... dans son dos. Elle secoua la tête.

C’était triste, il était mignon. Si en plus il avait du talent au point que des nymphettes le qualifient de “sulfureux”, sa vie ne devait pas être si nulle. Et pourtant. Elle l’étudia plus attentivement ; la trentaine, pâle, un peu maigre, cheveux sales et trop longs. Si on lui avait demandé

son avis, elle aurait supposé que c'était un camé en manque qui faisait une crise d'hallucinations ; mais on ne lui avait rien demandé, et sa fiche stipulait que ses analyses étaient revenues négatives.

Magalie sortit de sa torpeur quand elle se rendit compte que le patient inconnu avait rouvert les yeux et la fixait du regard. Il avait des yeux sombres, à peine voilés par la morphine. Il tenta de se redresser, s'appuyant sur un coude. Magalie balbutia une phrase d'excuse et raccrocha la fiche au pied du brancard. Non, elle ne pouvait pas demander à un pauvre type dans le cirage s'il était ou non un écrivain en vogue qui faisait fantasmer les stagiaires.

« Dites-le, fit le patient inconnu d'une voix râpeuse.

— Qu... quoi ? bredouilla Magalie, un peu perdue.

— Que je suis pitoyable. Tout le monde le dit, tout le monde le pense, allez-y, vous gênez pas. »

Il tenta de repousser ses cheveux en arrière pour y voir plus clair et jeta un coup d'œil en direction du groupe de stagiaires, qui s'empressèrent de détourner le regard et de prendre l'air occupé.

« Dites-leur aussi que je suis bien celui qu'elles croient, mais qu'il n'y a rien de glorieux là-dedans. »

La jeune aide-soignante se demanda s'il avait entendu leur conversation depuis l'autre bout de la salle. Elle était quand même sceptique, face à ce type dépenaillé ; peut-être tentait-il de se faire passer pour quelqu'un d'autre, ce ne serait pas la première fois qu'elle croisait un junkie avec des rêves de grandeur...

« Un junkie, un camé, vous n'avez que ces mots à la bouche... »

Avait-elle parlé tout haut sans le faire exprès ?

« ... vous pensez tous ça, continua-t-il d'une voix qui trainait un peu, alors que c'est vous qui m'avez shooté – et je vous en remercie, cela dit en passant, parce que c'était vraiment pas, c'était plus... » Il s'interrompit, les yeux dans le vague. « Vous allez pas me la faire, ma radio du dos, pas vrai ? »

Magalie prit une grande inspiration. « Monsieur Einberg, commença-t-elle, entrant dans son jeu, il faut vous calmer. Les docteurs vont s'occuper de vous et...

— Vous devriez vous faire faire une prise de sang.

— Quoi ? » fit Magalie un peu sèchement, avec un froncement de sourcil. Le junkie, tîret, écrivain la regardait avec un sourire qui n'avait rien de gentil.

« Oh vous savez de quoi je parle. J'espère au moins que vous savez qui est le père ? »

Magalie s'écarta du lit comme si les draps en papier avaient subitement pris feu et que le Diable y était allongé. Elle ne parvint pas à trouver quoi que ce soit d'intelligent à dire. Comment

pouvait-il savoir un truc pareil ? Alors qu'elle-même ne le savait que depuis deux jours, et qu'elle hésitait encore à propos de l'avortement...

Les larmes lui montèrent aux yeux, le sourire de l'écrivain s'élargit. Elle recula, manqua de renverser un chariot en passant et s'enfuit sans se retourner ni même répondre aux signes des stagiaires avides de potins.

OoOoO

C'était méchant de sa part, vraiment, mais c'était probablement la faute des médicaments. Maintenant qu'il ne sentait plus la douleur, son cynisme et son arrogance refaisaient surface. Cette jeune femme n'y était pour rien, mais ses pensées et celles des autres infirmières l'éteignaient avec une force inédite ; il avait juste cherché à se venger un peu, les éloigner. En somme l'inverse de ce à quoi il jouait au cours de ces soirées de promotion. Première chose à faire : trouver ce qu'ils lui avaient injecté et faire un stock avant de se tirer.

Il n'y avait plus grand monde dans la salle des urgences ; la plupart des patients étaient rentrés chez eux. Les infirmières s'étaient retirées dans la salle de repos. Un peu plus loin un vieillard dormait en ronflant. Un gars passait la serpillère en sifflotant. C'était maintenant ou jamais. Après ils feraient descendre un psy et il n'en verrait jamais le bout. En y réfléchissant, c'était pas très malin non plus d'avoir joué au devin avec la jeune aide-soignante, mais il fallait qu'il l'éloigne.

William repoussa le drap, retira la perfusion avec une grimace et se baissa pour récupérer ses affaires qu'on avait placées sous le lit. Il ne se souvenait pas de son entrée aux urgences, ni qu'on lui avait fait des examens pour déterminer s'il était shooté ou non, pas plus qu'il n'avait été conscient quand on lui avait retiré ses vêtements pour lui passer une blouse blanche. Mais il n'avait pas hésité une seconde pour retrouver son sac et son pantalon et en un rien de temps il s'était rhabillé. Toujours personne en vue ; personne qui ne s'intéressât à lui du moins. Il sentait que le vieux s'était réveillé, qu'il le regardait, mais il sentait aussi qu'il était trop perdu pour ne serait-ce que penser qu'il assistait à l'évasion d'un autre patient.

Il fourra son ordi dans son sac, après avoir lacé ses chaussures et jeté un coup d'œil aux notes du médecin qui s'était occupé de lui sur son dossier au pied du lit. Et maintenant, place à la mascarade. Se redresser, avoir l'air normal. Ne pas transpirer, ne pas jeter des regards furtifs derrière soi. Il pouvait regarder avec l'esprit, de toute façon. Repérer où se trouvait le local aux médicaments. Trouver le code de la porte. Où il pouvait trouver... Il s'arrêta brusquement, en plein couloir. Quelque chose n'allait pas.

Il n'y avait personne pour le voir tourner la tête comme un dingue et regarder à *travers* les murs. Personne pour s'étonner de voir un type dépenaillé avec un sac en toile sur une épaule et un bracelet d'admission aux urgences au poignet. Personne pour le ramener dans son lit, le ramener dans la salle éclairée, le ramener à la réalité. William Einberg était ailleurs.

Il y avait quelque chose de noir, de froid, de méchant. Tout près, peut-être plusieurs étages plus haut, plusieurs salles plus loin, mais cependant atrocement proche. C'était différent de ce qu'il avait pu ressentir en écoutant les "mauvaises pensées" de ses voisins, pour donner matière à ses livres, donner corps à ses personnages. Mais là encore, il n'avait jamais tenté d'écouter les autres tout en étant sous morphine. Il se mit à avancer à l'aveuglette, suivant une trace que lui seul

percevait. Les murs se mirent à changer, imperceptiblement, d'abord, puis de plus en plus, à mesure qu'il se rapprochait de la source.

Et puis, dans un couloir tout ce qu'il y avait de plus normal – un couloir silencieux et un peu sombre – il fit un pas de plus, et ce fut comme s'il avait franchi une ligne invisible, frontière entre deux mondes. Mais il doutait que s'il faisait un pas en arrière il retrouverait le confort des murs blancs et le doux ronronnement des appareils dans les chambres. Silence de tombeau. Et devant lui, quelque part dans une des salles, le Mal.

William n'avait jamais été quelqu'un de croyant, même avec son éditeur qui criait à l'exorcisme, sa voisine de pallier – du temps où il vivait encore dans un appart dans un quartier chic – qui faisait des signes de croix à son passage, même avec les capacités qu'il avait développées. Dieu n'était pas à l'origine de tout ça, et il avait fait fortune – relativement parlant – en écrivant sur la bassesse humaine. Sur le mal, le mal de tous les jours, celui qui pousse un mari à tromper sa femme, une femme à délaisser ses enfants, un coureur de jupons à arnaquer ses conquêtes... Là il s'agissait d'une chose d'un ordre nouveau, une chose face à laquelle William aurait vraiment voulu opposer la croyance en un dieu bienfaisant. Mais il n'y avait rien de tel.

A suivre...